se projeter dans les trente prochaines années, pourtant l'habitat reste imperméable aux innovations. Les réticences sont-elles d'ordre idéologique, économique ou technologique?

En occident, penser un système plus performant que l'homme reste un tabou. Imaginons pourtant un seul instant laisser la domotique et la cybernétique pénétrer l'antre de la maison.

Le ventre de l'architecte L'architecture au corps

PAR ALEXANDRA FAU

Dans son projet Neurhome, Samon Takahashi évoque la possibilité d'un habitat intelligent pensé pour vivre avec l'individu et anticiper ses besoins. Ce système tendrait à réduire les écarts entre la pensée, le discours et les actes pour atteindre une relation en temps réel. Neurhome développe en effet un rapport à l'espace construit dans son immédiateté et sa temporalité. La maison de demain serait par conséquent en perpétuel devenir. Elle ne saurait être cette chose épaisse qui prétend défier les siècles. L'artiste Alicia Framis et l'architecte Toyo Ito soulignent en effet l'anachronisme et le conservatisme d'un habitat fossilisé dans les temps anciens. Le bâtiment induit-il pour autant des usages - des gestes, des circulations, des modes d'habitation - d'un autre temps ? Ou bien le corps s'invente-t-il des pratiques, des déplacements que l'architecture n'avait pas imaginé?

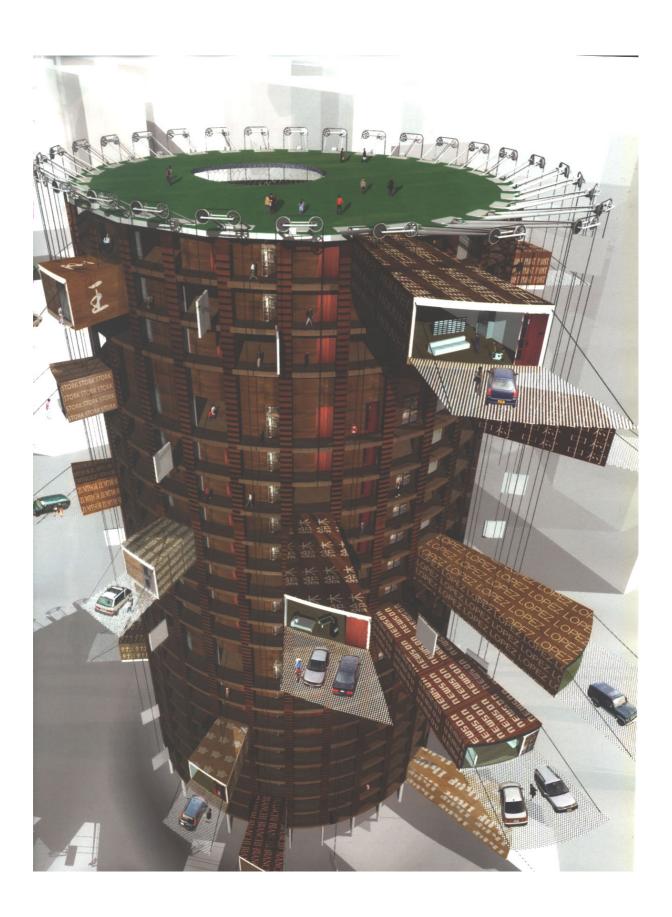
L'espace est investigation du corps, le corps est appréhension de l'espace. En ce sens, l'expérimentation de l'architecture dérive des performances artistiques menées dans les années 60. Ces performances, dans leur quasinégation des frontières entre le corps et l'espace, la perte de toute notion entre soi et le monde extérieur, traduisaient alors le comportement presque schizophrénique de l'art. A son tour, la maison se métamorphose en un bouclier qui permet de confronter l'identité au

corps social, l'intime à la sphère publique. De ce point de vue, la sollicitation du corps, dans et hors de l'espace s'apparente à celle qu'expérimente Vito Acconci dès 1988. Ce poète devenu artiste performeur est aujourd'hui à la tête d'un studio d'architecture « Acconci studio » qui élabore des structures extensives et mobiles destinées à divers usages, le plus souvent communautaire. Aussi, l'interaction avec le public, chère à l'artiste - c'est ce qui l'avait incité en 1969 à investir la rue - perdure-t-elle dans les propositions développées par le cabinet. En travaillant dans le champ de l'architecture, l'artiste est passé du « je » au « nous ». De simple spectateur, le public devient un habitant et un acteur que l'artiste place au cœur de son projet architectural. Les « Unités de vie » d'Andrea Zittel ne sont-elles pas définies à partir des aspirations de ses habitants? Ses « A-Z Wagons » ne concèdent-ils pas une large place à la customisation ?

Par ailleurs, l'expérimentation de l'habitat par le corps induit la conception d'« espaces-limites ». Le projet de maison d'1m2 de Didier Fiuza Faustino propose une vision aliénante où l'habitant devient prisonnier de sa demeure, de son individualité. Ces recherches s'inscrivent dans l'héritage des architectures minimales d'Absalon (décédé en 1993). Ses « Cellules » définies au plus près du corps explorent

« les usages de soi » . Imprégné des théories du Bauhaus, du Constructivisme et de l'Art minimal, Absalon interroge en effet le rapport que l'homme moderne entretient avec un environnement de plus en plus standardisé. Les « Cellules » matérialisent l'ambivalence de l'habitat entre asservissement et libération. De la contrainte architecturale naît en effet une certaine forme de confort

Bien avant d'être un champ d'expérimentation, l'habitat constituait pour les artistes un motif pictural inhérent au paysage. Les clichés de Dan Graham (Homes for America, 1965-1970) ou le « Pavillon témoin » (1990) de Bernard Calet se réfèrent davantage à un comportement social : le stéréotype du bonheur « normalisé » partagé par des milliers de citoyens. Chez Bernard Calet, l'image d'un rêve social idéalisé laisse place à des logements type dont la rigueur et la froideur des matériaux dénonce une sorte de degré 0 de l'architecture. De même, Mathieu Mercier avec son « Pavillon » (2003) s'interroge sur l'héritage des avantgardes du 20ème siècle. Qu'en reste-til ? Une pâle copie, une relecture des préceptes de rationalisation, de fonctionnalisme et d'économie de moyen érigés en modèle au début du siècle? Et quelles seraient aujourd'hui les propositions d'espaces pour une « nouvelle vie moderne » ?



Le peintre Ulf Puder réinvente des architectures géométriques, boîtes ou modules, inspirées de l'architecture fonctionnaliste du Bauhaus. Leurs murs translucides symbolisent une interface fragile entre privé et public. Ces maisons ne répondent plus à leur fonction de préservation, de protection. On peut y regarder mais aussi y être vu. Ce type de dispositif entre voyeurisme et exhibition reprend les recherches de Dan Graham. « Two Adjacent Pavilions » (1979) est une œuvre-miroir, reflet de la nature à l'entour dans laquelle le spectateur peut pénétrer. « Personal Billboard : an Urban Peep Show » de Didier Fiuza Faustino confronte également l'espace intime à la sphère publique à l'aide d'un immense écran vidéo qui projette en temps réel la vie des habitants qui s'y trouvent. Cette interface permet à l'individu de se projeter littéralement dans le cadre urbain et de s'y fondre, tel un élément de paysage.

Les architectures Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa s'apparentent quant à elles à une « peau » transparente. Elles prennent la forme d'abris fragiles, qui « enveloppent » la vie de ses occupants au lieu de l'enfermer dans un espace imperméable au monde extérieur. Ces maisons créent ainsi une sorte de continuum entre la rue et l'espace privé. De même, le projet d'Alicia Framis « Living in a shoping center » (2002) permet de se connecter ou de se soustraire physiquement au monde grâce à un ascenseur. Ses recherches traduisent l'ambivalence de l'habitat ; à la fois instance de passage ritualisée entre plusieurs communautés (individu et le groupe), lieu d'échange (porosité des espaces publics et privés) et de résistance.

Faire son nid dans la ville signifie habiter chez soi tout en restant connecté au monde. Cependant, l'incursion du public dans le privé, la porosité du milieu intime force à s'isoler, à importer le monde chez soi, à recréer un monde miniature, artificiel et poétique, échappant à la réalité.







